



## ARCHIVED - Archiving Content

### Archived Content

Information identified as archived is provided for reference, research or recordkeeping purposes. It is not subject to the Government of Canada Web Standards and has not been altered or updated since it was archived. Please contact us to request a format other than those available.

## ARCHIVÉE - Contenu archivé

### Contenu archivé

L'information dont il est indiqué qu'elle est archivée est fournie à des fins de référence, de recherche ou de tenue de documents. Elle n'est pas assujettie aux normes Web du gouvernement du Canada et elle n'a pas été modifiée ou mise à jour depuis son archivage. Pour obtenir cette information dans un autre format, veuillez communiquer avec nous.

This document is archival in nature and is intended for those who wish to consult archival documents made available from the collection of Public Safety Canada.

Some of these documents are available in only one official language. Translation, to be provided by Public Safety Canada, is available upon request.

Le présent document a une valeur archivistique et fait partie des documents d'archives rendus disponibles par Sécurité publique Canada à ceux qui souhaitent consulter ces documents issus de sa collection.

Certains de ces documents ne sont disponibles que dans une langue officielle. Sécurité publique Canada fournira une traduction sur demande.

Ministry Library  
Adviser

# liaison

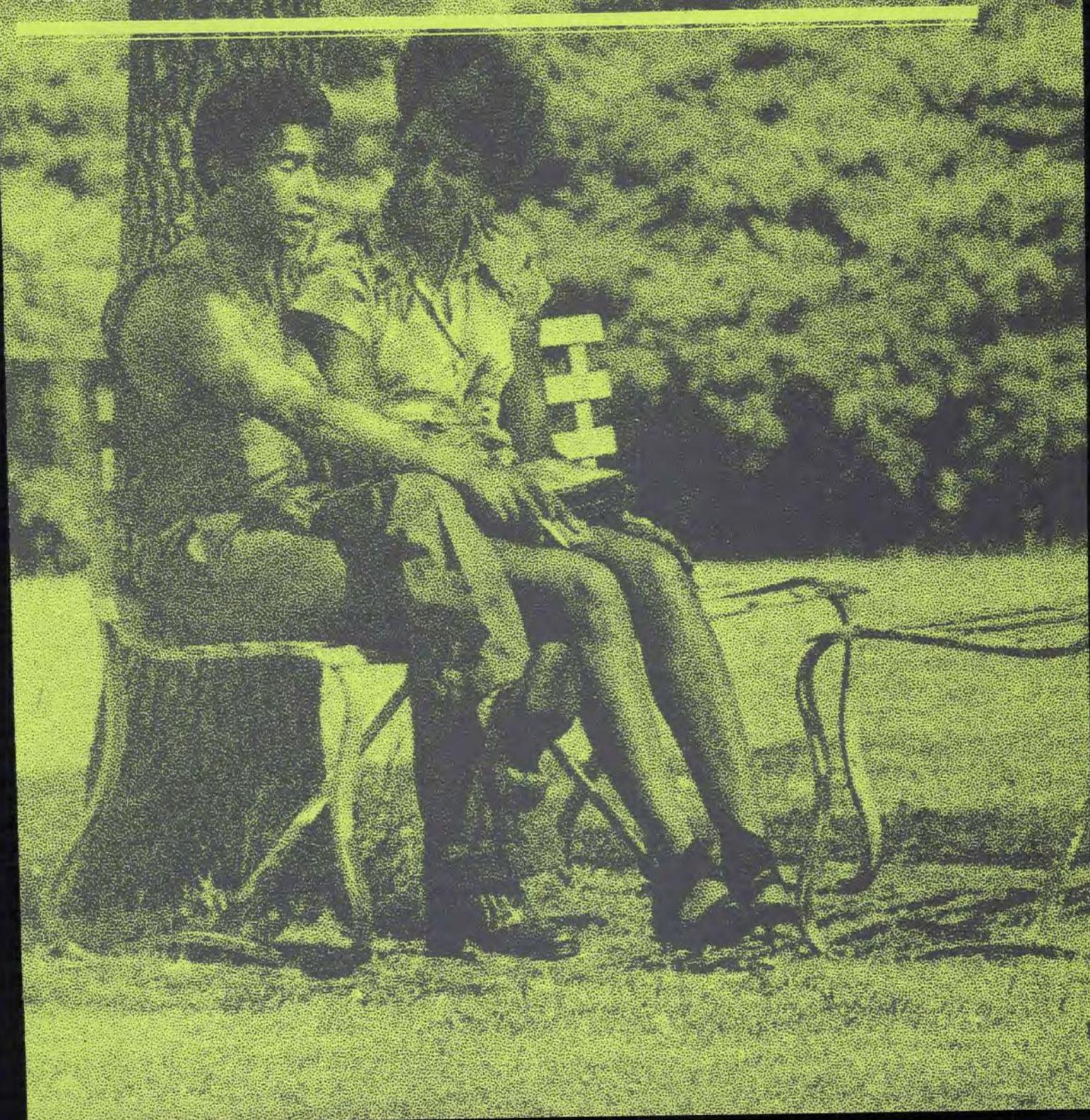
A MONTHLY JOURNAL FOR THE CRIMINAL JUSTICE SYSTEM  
LE COURRIER MENSUEL DE LA JUSTICE PÉNALE

Coed Prison in Texas  
Une prison mixte au Texas

Environmental Design —  
A Police Problem?  
La conception de l'environnement:  
un problème policier

Parole on Patrol in Calgary  
La libération conditionnelle en  
patrouille à Calgary

Vol. 6, No. 5, May/mai 1980





## Environmental Design – Added Dimension to Policing?

“Cities today are designed to make crime easy,” Dr. Patricia Brantingham told British Columbia police chiefs recently in Victoria. For this reason, she believes that police should have a major impact on plans and planners when new areas are in the design stage.

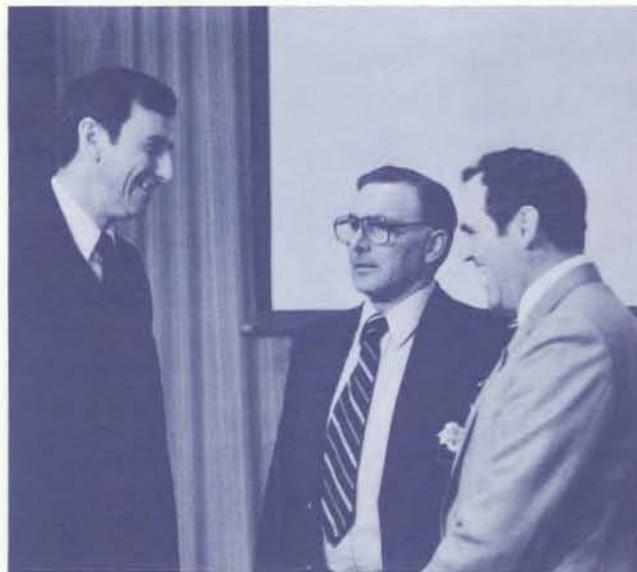
Designers, Brantingham observes, think of parks and noise levels but not of crime, and it is imperative that police have an impact on how communities are planned and built.

Variations on this thesis were the somewhat contentious theme of a two-day conference hosted by the Saanich Police Department and the Ministry of the Solicitor General to alert police to the possibilities of environmental design in preventive policing.

Introducing the subject, Brantingham pointed out that crime prevention through environmental design was a concept devised in recent years by the L.E.A.A. (Law Enforcement Administration Agency) which has spent a million dollars to convey the idea of working *with* the environment to control crime.

*Cette entrée sombre et cachée par des arbustes est invitante pour les malfaiteurs.*

*This dark, shrub-hidden entrance asks for trouble.*

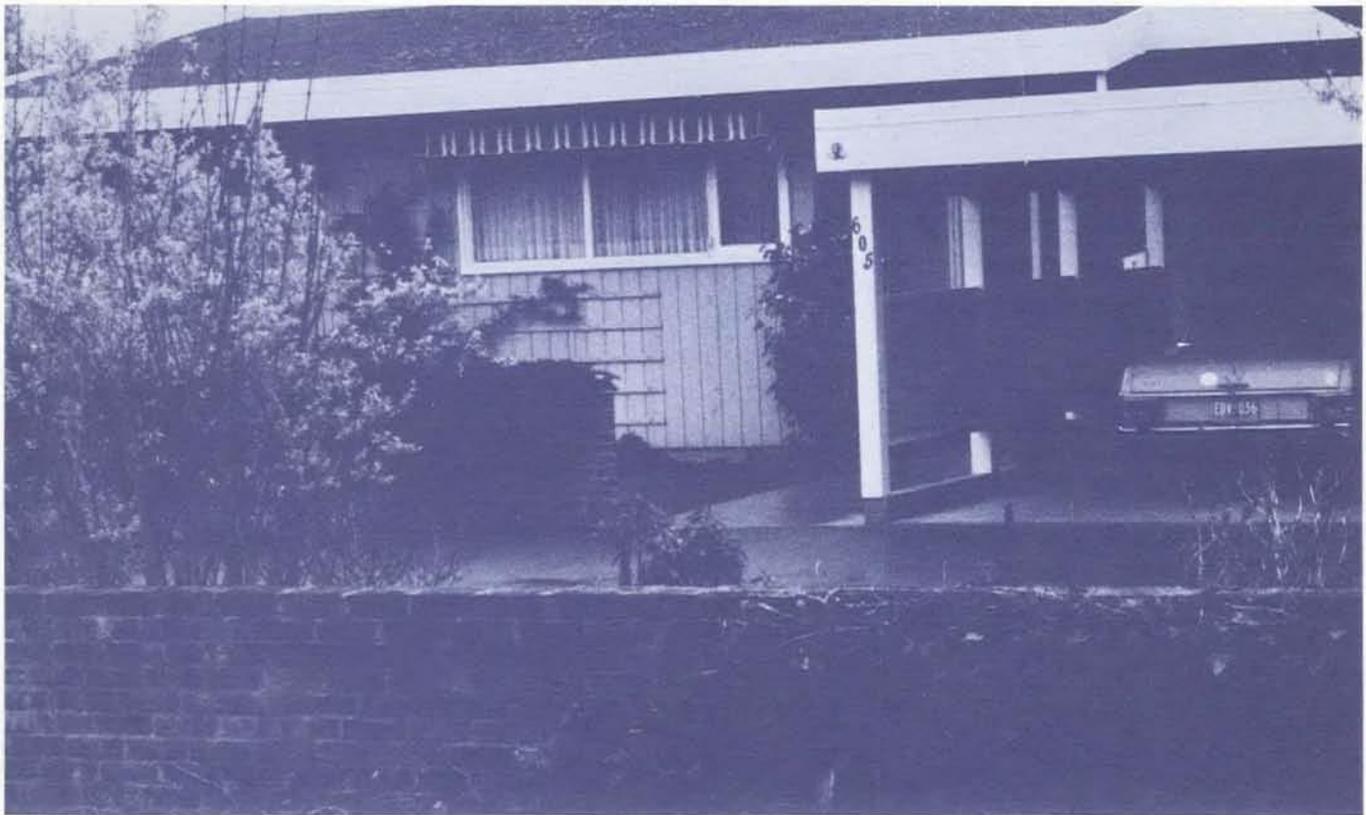


*Dave Cowley en compagnie de Bob Peterson et du conseiller national en matière de police préventive, Ray Palardy*

*Dave Cowley with Bob Peterson and National Consultant on Policing, Ray Palardy.*

Copyright of this document does not belong to the Crown. Proper authorization must be obtained from the author for any intended use.

Les droits d'auteur du présent document n'appartiennent pas à l'État. Toute utilisation du contenu du présent document doit être approuvée préalablement par l'auteur.



*Not bad, but the absence of the car could encourage thieves.*

*Pas mal, mais les cambrioleurs pourraient être incités à entrer lorsque la voiture n'est pas là.*

## L'aménagement du milieu, nouvelle dimension au travail policier?

«Les villes d'aujourd'hui sont conçues de telle façon qu'il est facile d'y commettre des crimes.» C'est ce que Mme Patricia Brantingham a récemment indiqué à Victoria aux chefs de police de la Colombie-Britannique. Pour cette raison, elle croit que la police devrait collaborer grandement avec les urbanistes lorsque de nouveaux secteurs urbains en sont à l'étape de la conception.

Les urbanistes, fait observer Mme Brantingham, songent aux parcs et au niveau du bruit, mais non à la criminalité, et il faut absolument que la police joue un rôle dans la conception et la construction des quartiers.

Les variations sur ce thème ont formé le sujet, quelque peu controversé, d'une conférence de deux jours organisée par le Service de police de Saanich et le ministère du Solliciteur général dans le but de sensibiliser les forces policières aux possibilités qu'offre l'aménagement du milieu en ce qui a trait à la prévention policière.



*Bob Peterson (Saanich Police) and Fern Jeffries (Consultation Centre), chief organizers of the conference.*

*Les deux principaux organisateurs de la conférence, Bob Peterson (police de Saanich) et Fern Jeffries (Centre de consultation)*

*Visible crime*, she noted, has actually decreased in the century or so since policing was introduced. Today the prevalent crime is property crime, a type not particularly amenable to reduction by traditional patrolling methods, and the question is: What new means can police find to stem such crime?

The classical correctional system, Dr. Brantingham pointed out, comes into the picture at the sentencing point where it doesn't have too much effect because not enough people are sentenced (see Diagram 1).

More people *are* involved at the apprehension point, and still more as you go back to those who attempt to commit a crime. This is the classic target-hardening point. The further you move back in the system, the more impact any attempt to intercede is likely to have.

En présentant le sujet, Mme Brantingham a signalé que le concept de la prévention du crime par l'aménagement du milieu avait été élaboré récemment par la «Law Enforcement Administration Agency» (LEAA) qui a consacré un million de dollars à répandre l'idée de se servir du milieu pour contrôler la criminalité.

En outre, elle a fait observer que le nombre des crimes signalés à la police a diminué depuis environ un siècle, soit à la suite de la création des services de police. Aujourd'hui, ce sont les *crimes contre les biens* qui prévalent, et les méthodes traditionnelles de surveillance policière n'offrent guère de possibilités de les réduire. La question qui se pose est donc la suivante: quels nouveaux moyens la police peut-elle employer afin d'enrayer ce genre de crime?

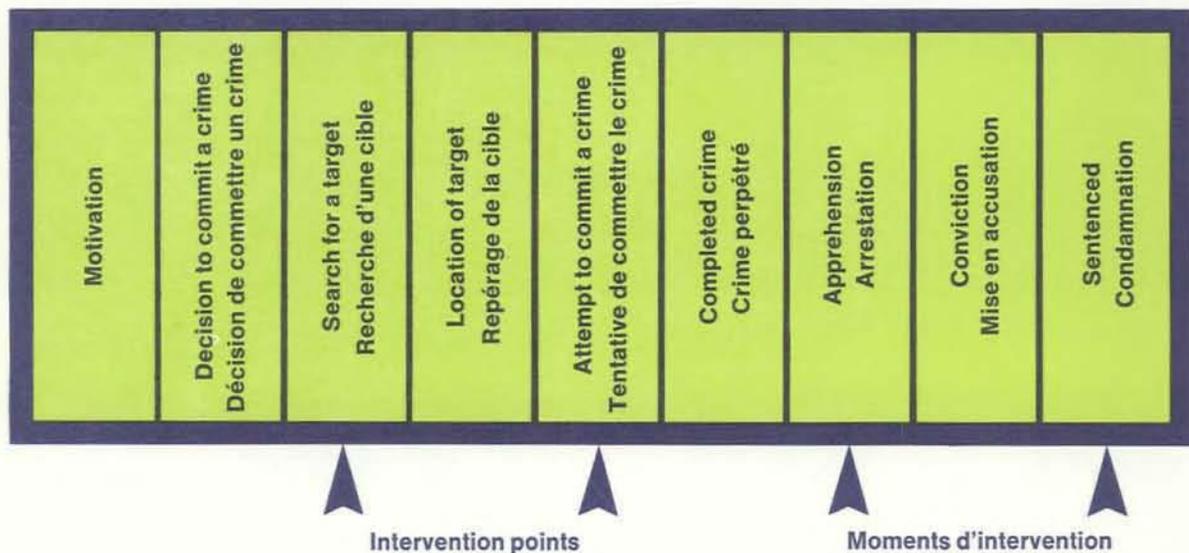


Figure 1  
Diagram 1

Most environmental design comes in here at the "search for a target" point. By reducing the obvious targets, you make people with *low motivation* — and these are the majority — decide not to take the chance.

The problem with target-hardening, as such, claims Brantingham, is that you can affect an individual person or place, but opportunities are everywhere. Your approach must be broad-based, and that's not easy to accomplish.

Crime prevention through increased surveillance, in which the community serves as watchdog, is, in Brantingham's opinion, an option that may work four to six months, during which time the initial impetus probably runs down or dries up altogether.

With CPTED (Crime Prevention through Environmental Design), the community can still act as watchdog, but the aim is to provide environments that are easy to watch.

Le système correctionnel classique, a souligné Mme Brantingham, entre en scène au moment de la détermination de la peine, c'est-à-dire là où l'effet se fait peu sentir car, un nombre insuffisant de gens sont condamnés (voir figure 1).

Par ailleurs, plus de gens *sont* arrêtés qu'il y en a qui sont condamnés, et plus encore tentent de commettre un crime. C'est là où intervient le renforcement des cibles. Les tentatives d'intervention présentent davantage de chances de réussite si elles visent un plus grand nombre de personnes.

L'aménagement du milieu entre surtout en jeu à l'étape de la «recherche d'une cible». En réduisant le nombre de cibles évidentes, on incite les gens *peu enclins* au crime, et ils forment la majorité, à ne pas courir le risque.

It is our new cities, the ones we like because they're designed for access and mobility, that have the highest crime rate. Also, we want privacy, so we plant shrubbery that hides the view and makes it easy for burglars to enter our homes unobserved.

CPTED became topical around 1970 as a result of the work of Oscar Newman who lived in Greenwich Village and questioned why, in the middle of New York city, this particular area had such a low crime rate.

Newman came up with his defensible space theory that through the design of buildings and the environment, it is possible for people to increase their control over crime, at the same time providing real or symbolic barriers that help define what belongs to you.

Newman also tried to figure out ways of making people feel more possessive of their neighbourhoods, more responsible for what's going on in their neighbour's yard, to feel the same way about the street as about their own back yard.

Taking this a step further, CPTED attempts to build prevention into the design so that people don't have to think about it all the time. In Diagram 2, for instance, access to the central court is limited and observation by all units is at a maximum, thus discouraging anyone who doesn't have legitimate business from entering.

Selon Mme Brantingham, le problème que pose le renforcement des cibles est que l'effet peut se faire sentir sur une personne ou sur un lieu, mais les occasions de commettre un crime se trouvent partout. L'approche se doit donc d'être générale, et c'est là où réside la difficulté.

La prévention du crime par une surveillance accrue, où la collectivité joue le rôle de chien de garde, constitue une solution qui, de l'avis de Mme Brantingham, peut se révéler efficace pendant quatre ou six mois, au cours desquels l'impulsion première de commettre un crime s'atténue ou disparaît.

L'aménagement du milieu en tant que moyen de prévenir le crime permet encore à la collectivité de jouer le rôle de chien de garde, mais *il s'agit alors de faire en sorte que le milieu soit facile à surveiller.*

Les villes modernes, que nous aimons parce qu'elles sont faciles d'accès et que l'on peut s'y déplacer aisément, ont les taux de criminalité les plus élevés. Et parce que nous voulons de l'intimité, nous plantons des arbustes qui bouchent la vue, mais qui permettent aussi aux cambrioleurs de s'introduire dans nos maisons sans être remarqués.

Le concept de la prévention du crime par l'aménagement du milieu a fait surface aux environs de 1970 à la suite des travaux effectués par Oscar Newman. Celui-ci, qui habitait Greenwich Village, s'est un jour demandé pourquoi ce quartier, pourtant situé au cœur de New York, avait un taux de criminalité aussi bas.

M. Newman a émis une théorie crédible selon laquelle le mode de conception des immeubles et l'aménagement du milieu permet d'accroître le contrôle exercé par les gens sur la criminalité et, en même temps, d'établir des barrières réelles ou symboliques aidant à délimiter ce qui leur appartient.

Il a également tenté d'imaginer des façons de rendre les gens plus possessifs à l'égard de leur quartier, de les faire se sentir plus responsables de ce qui se passe dans la cour de leur voisin et de les amener à avoir le même sentiment vis-à-vis de la rue que de leur propre cour.

Le concept de l'aménagement du milieu pousse les choses un peu plus loin et tente de faire en sorte qu'on tienne compte, au moment de la conception, de l'élément «prévention» de façon que les gens n'aient pas toujours à y penser. Ainsi, dans la figure 2, l'accès à la cour centrale est limité et tous les bâtiments ont vue sur l'ensemble de la cour, ce qui a pour effet de dissuader d'entrer quiconque n'y a pas vraiment affaire.

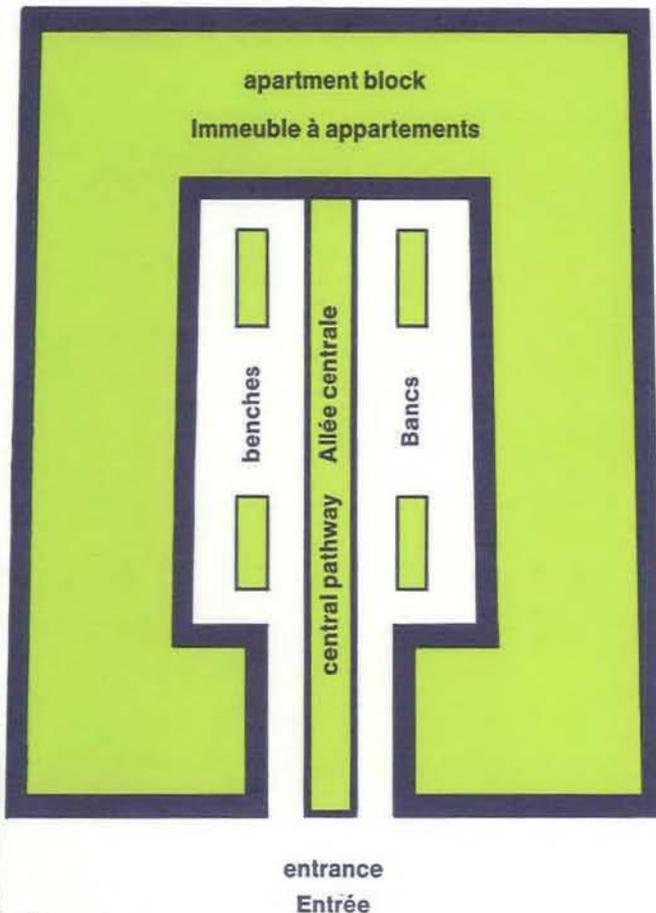


Figure 2  
Diagram 2

Acknowledging that people want to define their own territory, Brantingham suggests that see-through fences do define space, do provide a psychological barrier to intrusion, but that they don't block the protective visibility from passers-by on the street (see pictures).

Among a number of design elements she discussed, Brantingham spoke of using benches in a central courtyard. These, she said, would both encourage residents to use the courtyard and suggest to would-be truants that this was an area that people use and care about (see Diagram 2).

The arrangement of homes with windows placed so the neighbours' entrances are visible is another example of good preventive design (see Diagram 3).

One area in New York, so bad that even the police wouldn't patrol it, effectively eliminated its crime by keeping activities going at night, having people coming and going using the area all the time.

CPTED solutions, Dr. Brantingham, concluded, are: crime specific and therefore not useful for highly emotional crimes; and work best in residential areas. (She felt that both target-hardening and environmental design should be utilized in commercial and industrial areas.)

It was for this reason, Brantingham declared, that police should take the initiative in making their views felt with city councils and designers *before* new areas were constructed.

Mme Brantingham reconnaît que les gens veulent délimiter le territoire leur appartenant et elle est d'avis que les clôtures à claire-voie délimitent l'espace et forment un obstacle psychologique à l'intrusion, mais elles ne bouchent pas la vue des passants, qui assurent ainsi une certaine protection (voir photos).

Parmi les éléments d'aménagement qu'elle a abordés, Mme Brantingham a parlé de placer des bancs dans les cours centrales. Ces bancs, a-t-elle déclaré, encourageraient les résidents à se rendre dans la cour et indiqueraient aux malfaiteurs en puissance que des gens se servent et s'occupent de cette aire (voir figure 2).

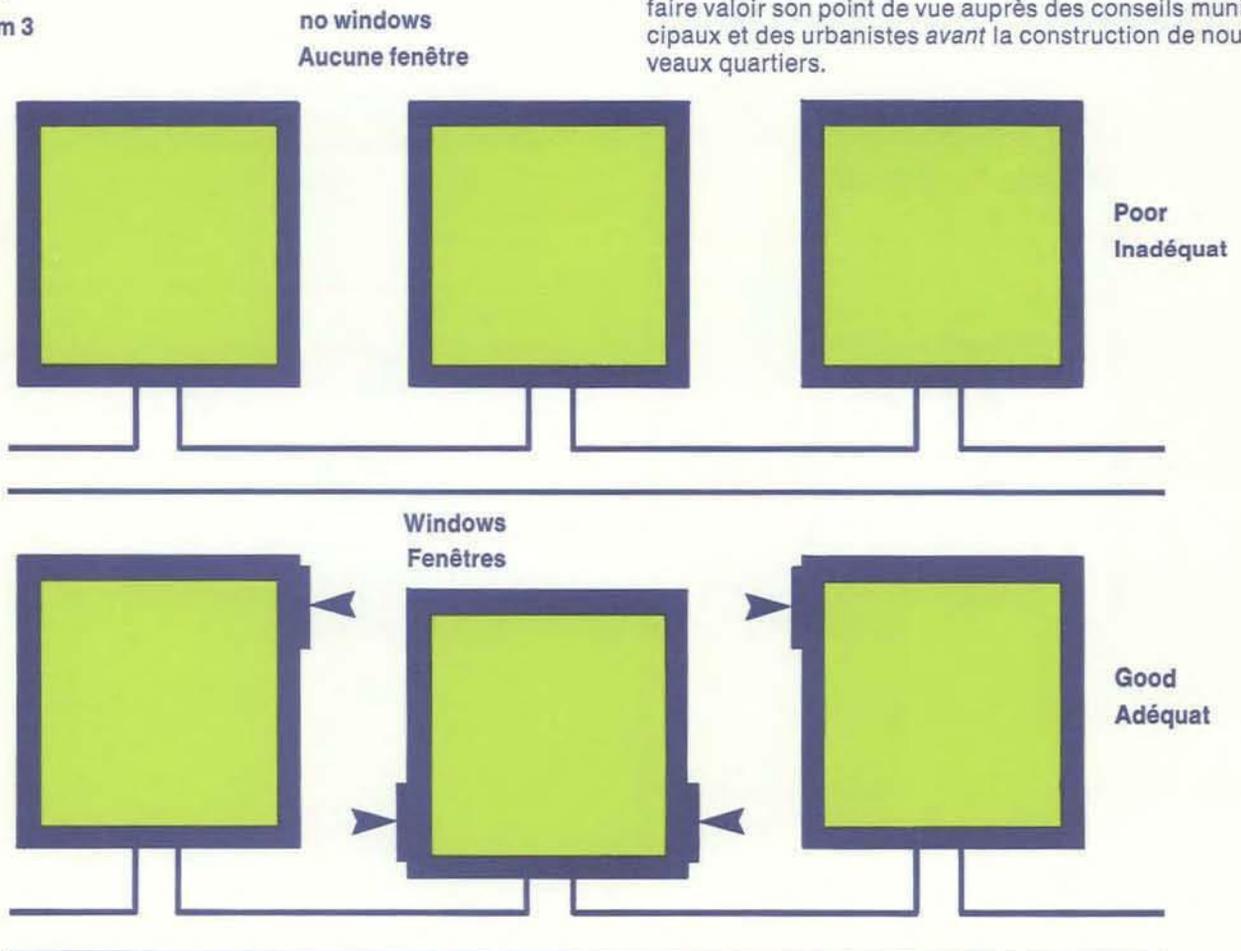
Une autre façon de prévenir le crime consiste à disposer les habitations de façon que l'entrée des maisons voisines soit visible des fenêtres (voir figure 3).

Dans un quartier de New York, mal famé au point où même la police n'allait pas y patrouiller, on a réussi à réduire considérablement la criminalité en maintenant l'animation durant toute la nuit.

Mme Brantingham a conclu en disant que l'aménagement du milieu prévient les crimes commis de façon réfléchie et est donc inadéquat en ce qui concerne les crimes passionnels; de plus, il se révèle le plus efficace dans les quartiers résidentiels. Elle estime qu'on devrait recourir à la fois au renforcement des cibles et à l'aménagement du milieu dans les quartiers commerciaux et industriels.

Pour cette raison, a-t-elle indiqué, la police devrait faire valoir son point de vue auprès des conseils municipaux et des urbanistes *avant* la construction de nouveaux quartiers.

**Figure 3**  
**Diagram 3**





*These open back entrances are clearly visible by passers-by on the street.*

Reaction to the presentation was mixed, some officers remarking that policing was sufficiently complex without adding a further complication to their task. "Sooner or later," Gordon Dalton of the B.C. Police Commission, pointed out, "policemen are going to have to stop and say, 'Look, this isn't our business.' Otherwise, you're going to need more money for more policemen."

Dave Cowley of the RCMP in Ottawa, noted that police services were in a highly transitional state and that the destiny of police services was in the hands of the police themselves. "Is this what we really want?" he asked. "We need to examine all the alternatives to enforcement."

Tony Hulme of New Westminster felt that such consideration was imperative in preventive policing. "I'm convinced that the future of crime prevention lies in environmental design," he stressed, while Bob Peterson suggested, "If we can demonstrate that there is profit in preventing crime, we will have success. This is not always easy. CPTED is costly to introduce in areas already built up, so the key is to become involved before the building has been completed."

*Les passants peuvent voir clairement ces entrées arrière bien dégagées.*

Les réactions à l'exposé de Mme Brantingham étaient partagées. Certains policiers ont fait remarquer que le travail policier était une tâche suffisamment complexe sans qu'il faille venir ajouter à la difficulté. «Tôt ou tard, a indiqué Gordon Dalton de la Commission de police de la Colombie-Britannique, les policiers vont finir par dire: 'Écoutez, ce n'est pas notre affaire.' Autrement, il va falloir augmenter le nombre des policiers et, du même coup, les sommes nécessaires.

Dave Cowley, un membre de la G.R.C. à Ottawa, a fait observer que les services de police se trouvent dans un état transitoire et que leur avenir repose entre leurs mains. «Est-ce vraiment ce que nous voulons? a-t-il demandé. Nous devons examiner toutes les nouvelles façons de faire appliquer la Loi.»

Pour sa part, Tony Hulme de New Westminster s'est dit d'avis qu'il faut absolument tenir compte de ce facteur sur le plan de la prévention policière. «Je suis persuadé que l'aménagement du milieu est la solution de l'avenir pour prévenir le crime.» D'autre part, Robert Peterson a indiqué que «si nous pouvons démontrer qu'il y a avantage à prévenir le crime, nous tiendrons la clef du succès. Mais ce n'est pas toujours facile. Comme il serait coûteux de modifier l'aménagement des quartiers déjà construits, il faut donc intervenir avant que la construction ne soit terminée.»



*Good visibility here should discourage a trespasser.*

John Evans, Chief of the Causes and Prevention section of the Research and Statistics Division, Ministry of the Solicitor General, observed that this division was anxious to document what was presently known in the area of environmental design. "Information such as this would be valuable," he said, "and we'd fund such a project if someone were anxious to do it."

"Where have we been?" Chief Jim Stewart asked. "Up to now, it has been the firemen who have taken the initiative in building code issues."

Stewart, who has been actively involved with both developers and town council in Matsqui, pointed out that the community *can* influence developers by using property taxes as a bargaining tool.

"We have a mandate as police managers," Stewart concluded, "to have input into the design of our communities and in Matsqui we're going to put together a tour every four months for developers and real estate people to show them good and bad environmental design. The development permit can be the tool to control what development comes in."

*Cette vue dégagée devrait dissuader les intrus.*

Par ailleurs, le chef de la Section des causes et de la prévention du crime de la Division de la recherche et de la statistique (ministère du Solliciteur général), M. John Evans, a fait observer que la Division à laquelle il appartient était impatiente d'étayer les connaissances actuelles dans le domaine de l'aménagement du milieu. «Ce genre de renseignements seraient utiles, a-t-il indiqué, et nous serions disposés à financer un projet à cet égard si quelqu'un voulait en mettre un sur pied.»

«Qu'avons-nous fait? a demandé le chef Jim Stewart. Jusqu'à maintenant, seuls les pompiers ont fait valoir leur point de vue sur les questions relatives au code de la construction.»

M. Stewart, qui a joué un rôle actif auprès des aménageurs fonciers et du conseil municipal de Matsqui, a souligné que la collectivité *peut* influencer les aménageurs en se servant des taxes foncières comme moyen de pression.

Il a conclu en ces termes: «Nous avons le mandat, en tant qu'administrateurs des services de police, de prendre part à l'aménagement des quartiers, et, à Matsqui, nous allons organiser des visites tous les quatre mois à l'intention des aménageurs et des responsables du domaine foncier afin de leur montrer les façons adéquate et inadéquate d'aménager le milieu. De plus, le permis d'aménagement peut servir à contrôler les projets d'aménagement qui seront mis sur pied.»

## Coed Jail: Stretch is Nicer in Mixed Company

by Olivia Ward

**It could be a fantasy scene out of True Romances . . . the tough, small-time hood holding hands with the college-educated lady politician, whispering longing words in the pink glow of a western sunset.**

And nearby, other oddly-assorted couples stroll hand in hand around the courtyard: a pale, 22-year-old former heroin addict and a stocky red-faced man of 50; a delicate blonde photographer and a Chicago drug dealer; a red-headed prostitute and a retired stockbroker.

"Strange?" The photographer shakes her head. "Here we all have one big thing in common — we're in jail."

To an outsider walking the courtyard at Fort Worth's Federal Correctional Institute, the reminder comes as something of a shock.

For the 650 men and women sentenced to North America's first coed federal prison, bars, guns and armed guards are almost unknown, and serving a stretch side by side is a way of life.

Since 1971, when the federal Bureau of Prisons launched the co-correctional program, about 100,000 male and female convicts in a dozen states have shared classrooms and work and play areas — but never dormitories — in a successful experiment to humanize prisons and reduce violence.

"Responsibility is the key," says Assistant Warden Hubert Ricks. . . . "We don't have uniforms and guns or stereotyped roles that put a distance between staff and inmates. Everybody in here has to take charge of his life and act like an adult. That's the way it is on the outside."

The casual, non-threatening atmosphere has earned criticism from hardliners who insist jail is for discipline and retribution. But they can't argue against demonstrable success; while harshly-policed, segregated institutions engaged in violent riots, no deaths and few scuffles have occurred in the nine years of the male-female prison innovation.

## L'incarcération mixte: c'est plus facile de «faire son temps»

par Olivia Ward

**On croirait voir une scène d'un roman d'amour . . . le petit voyou à l'air dur et la femme politique instruite se tenant main dans la main, murmurant des mots tendres dans l'éclat du soleil couchant.**

Et, non loin, d'autres couples singulièrement assortis se promènent main dans la main autour de la cour: une jeune femme pâle de 22 ans, ancienne toxicomane, et un homme trapu d'une cinquantaine d'années au visage rougeaud; une délicate et blonde photographe et un revendeur de drogue de Chicago; une prostituée aux cheveux roux et un courtier à la retraite.

«Etrange?» La photographe hoche la tête: «Ici, nous avons tous une chose importante en commun: nous sommes en prison».

A l'étranger qui traverse la cour de l'établissement correctionnel fédéral de Fort Worth, ce rappel a quelque peu l'effet d'un choc.

Le 650 hommes et femmes incarcérés dans la première prison fédérale mixte d'Amérique du Nord ne connaissent guère les barreaux, les fusils et les gardes armés et c'est pour eux un mode de vie que de purger leur peine côte à côte.

Depuis que le «Federal Bureau of Prisons» a lancé son programme correctionnel mixte en 1971, environ 100 000 détenus, hommes et femmes, d'une douzaine d'Etats ont partagé salles de classe et aires de travail et de loisirs — mais jamais les dortoirs — dans une heureuse tentative pour humaniser les prisons et réduire la violence.

«La responsabilité est la clé, explique le directeur adoint Hubert Ricks. Il n'y a pas d'uniformes, pas de fusils, pas de rôles stéréotypés pour mettre une distance entre le personnel et les détenus. Tout le monde ici doit prendre sa vie en main et agir en adulte. C'est ainsi que ça se passe à l'extérieur.»

L'atmosphère détendue et non menaçante a suscité des critiques chez les tenants de la ligne dure qui insistent sur le rôle disciplinaire et punitif de la prison. Ils ne peuvent toutefois opposer d'arguments devant une réussite évidente; tandis que les établissements rigoureusement surveillés et réservés à un seul sexe se livrent à de violentes émeutes, la nouvelle prison pour hommes et femmes n'a enregistré aucune mort et que peu de bagarres au cours de ses neuf ans d'existence.

Federal authorities' evaluations of "social climate" at Fort Worth show inmates scoring far above those of segregated prisons for community involvement, support of their fellows, autonomy, practicality, personal problem-solving and clarity of thought and action.

Recidivism studies also show a far better rehabilitation rate — more than 80 percent of inmates staying out of trouble the first two years after release, 90 percent successfully quitting drugs, and 69 percent alcohol.

The burning question, of course, is how successfully the men and women locking fingers in the quiet courtyard cope with sex. "It really takes me back to the early '60s," giggles a divorcée doing time for theft. "No touching, no petting, no feet-off-the-floor stuff. Just like Ann Landers' dating rules."

Fort Worth is the most liberal of the coed prisons, allowing not only hand-holding, but friendly hugs between inmates — so long as friendship doesn't spill over into heavy breathing.

In the daytime and early evening, men and women circulate freely among the five dull-gray buildings in an isolated park above the city. While unarmed guards with walkie-talkies stroll the corridors (outer doors are locked by an automatic radio system), inmates go about their daily chores in classrooms, kitchens and shops, dine in the cafeteria, or exercise in the recreation area.

Dormitories, however, are strictly segregated and barred with heavy wrought-iron gates. And any inmate attempting to slip through will promptly be removed from the institution.

"Of course we get problems," admits Ricks, an enthusiastic supporter of the mixed-prison system. "About 12 people a year are transferred out for breaking the rules. But in terms of percentages it's a pretty low figure."

The success rate is not due to heavy surveillance — although there is a high (1-to-5) ratio of staff to inmates. But most of the people sent to Fort Worth have a large stake in good behaviour.

Apart from the coed setup, it offers good family visiting privileges, community service programs, education and recreation programs, and as much free choice and personal decision-making as is possible within a prison system.

Inmates are carefully selected as good prospects for co-corrections. All are serving their last two years of a federal sentence (meaning they committed crimes in federal jurisdictions — in Canada only serious crimes warrant federal incarceration). They're also credited with good behaviour and prison records of non-violence.

L'évaluation du «climat social» de Fort Worth faite par les autorités fédérales révèle que les détenus(es) de l'établissement surpassent de loin ceux des autres prisons du point de vue de la participation communautaire, de l'appui accordé à leurs compagnons, de l'autonomie, de l'esprit pratique, de l'aptitude à régler les problèmes personnels et de la clarté de pensée et d'action.

Les études sur la récidive indiquent aussi un bien meilleur taux de réadaptation: plus de 80 p. 100 des détenus mènent une vie honnête pendant les deux premières années de leur libération, 90 p. 100 réussissent à se défaire de leur habitude de la drogue et 60 p. 100 de leur habitude de l'alcool.

La question cruciale bien entendu, est de savoir comment les hommes et les femmes qui s'entrelacent les doigts dans la cour tranquille affrontent le problème de la vie sexuelle. «Ça me ramène en fait au début des années 60 dit en riant une divorcée condamnée pour vol. Pas d'attouchements, pas de caresses, la position verticale. Exactement comme les règles de fréquentation d'Ann Landers.»

Fort Worth est la plus libérale des prisons mixtes: en plus de se tenir la main, elle permet des contacts physiques amicaux à condition que l'amitié reste sous contrôle.

Pendant le jour et en début de soirée, les hommes et les femmes circulent librement parmi les cinq immeubles gris terne qui surplombent la ville dans un parc isolé. Pendant que les gardiens, «armés» seulement de radios émetteurs-récepteurs, vont et viennent sans se presser dans les corridors (les portes extérieures sont verrouillées par un système radio automatique), les détenus vaquent à leurs tâches quotidiennes dans les salles de classe, les cuisines et les ateliers, mangent à la cafétéria ou prennent l'air dans la cour.

Les dortoirs sont toutefois strictement séparés et fermés par de lourdes portes de fer forgé. Tout détenu qui tente de s'y glisser sera immédiatement renvoyé de l'établissement.

«Bien sûr, nous avons des problèmes, admet M. Ricks, un fervent défenseur du système mixte. Une douzaine de personnes par année doivent être transférées pour avoir enfreint les règles. Proportionnellement, c'est un chiffre peu élevé.»

Le taux de réussite n'est pas attribuable à une surveillance sévère, quoiqu'il y ait une proportion élevée d'employés (cinq employés par détenu). La plupart des détenus envoyés à Fort Worth ont tout intérêt à bien se conduire.

En plus de l'organisation mixte, l'établissement offre un programme de visites familiales intéressant, des programmes de services communautaires, des programmes scolaires et culturels et autant de liberté de choix et de décision que peut en offrir un système carcéral.

Romance is the operative word at Fort Worth. But there's surprisingly little sexual desperation among the strolling and hand-holding couples.

"How attractive can sex be in these circumstances?" questions a blue-eyed young woman sitting with her "walkie" (strolling partner) in an educational workroom. "Most of us are hip to the Hite Report. We don't want to be thrown into the broom closet for a quick screw. Women don't go for it."

"It kind of cramps a guy's style too, knowing somebody's on the lookout all the time," smiled her friend. "Know what I mean?"

Often, though, the problems are more emotional than sexual. "A lot of us are married," said a 22-year-old inmate, shaking his head. "We start talking to women in here, and then we get "walkies" and before long things are pretty serious. Everybody is much more emotional about relationships when they're locked up. It's hard to visit your wife when you're involved with somebody else."

Only 20 percent of the inmates are married, but many benefit from the liberal family visiting program that allows mates and children to drop in daily to the prison common room.

"Sure my wife visits," says a 30-year-old radio technician. "I really look forward to that. I just dread that she'll lose trust in me and think I'm involved with somebody inside. So I stay strictly away from women here."



*Dolores and Antonio stroll in the courtyard of the Fort Worth Correctional Institution*

*Dolores et Antonio se promènent dans la cour de l'établissement Fort Worth.*

On choisit soigneusement les détenus(es) qui y seront admis. Tous en sont rendus à purger les deux dernières années d'une peine fédérale (c'est-à-dire qu'ils ont commis des crimes relevant de la compétence fédérale; au Canada, seuls les crimes graves justifient l'emprisonnement dans un établissement fédéral). Ils ont aussi à leur actif un dossier de bonne conduite et de non-violence en prison.

L'idylle est le mot clé à Fort Worth. Pourtant, il y a étonnement peu de désespoir sexuel chez ces couples qui se promènent main dans la main.

«Jusqu'à quel point la vie sexuelle peut-elle être attrayante dans ces circonstances? demande une jeune femme aux yeux bleus assise avec son compagnon de promenade dans une salle de classe. La plupart d'entre nous sommes au courant du rapport Hite. On ne veut pas se faire tasser dans le placard aux balais pour une «petite vite». Les femmes n'aiment pas ça.»

«Ça refroidit les ardeurs d'un gars aussi, de savoir qu'il y a toujours quelqu'un qui surveille, dit son ami en souriant. Tu vois ce que je veux dire?»

La plupart du temps, toutefois, les problèmes sont plus émotifs que sexuels «Beaucoup d'entre nous sont mariés, précise un détenu de 22 ans. On commence d'abord à parler aux femmes, on trouve un compagnon de promenade et, avant longtemps, ça devient sérieux. On est beaucoup plus émotif dans ses relations quand on est enfermé. C'est difficile de rendre visite à sa femme quand on est engagé envers quelqu'un d'autre.»

Seulement vingt pour cent des détenus sont mariés, mais un grand nombre d'entre eux profitent du programme libéral de visite familiale qui permet au mari ou à la femme et aux enfants de venir tous les jours dans la salle commune de la prison.

«Bien sûr, ma femme vient me visiter, de dire un technicien de radio d'une trentaine d'années. J'attends toujours sa visite avec impatience. J'ai seulement peur qu'elle perde confiance en moi, qu'elle pense que j'ai une liaison avec quelqu'un d'ici. Je reste donc rigoureusement à l'écart des femmes de la prison.»

D'autres hommes aussi veulent éviter la responsabilité des fréquentations romantiques.

«Ce qui fait fonctionner le programme mixte, en réalité, c'est le système de permission (congé de week-end), admet M. Ricks. Au cours des dix-huit mois précédant l'expiration de leur peine, les détenus ont droit à des sorties de trois jours, ce qui leur permet d'entretenir des relations normales dans la société, de relâcher la tension et d'acquiescer un certain équilibre.»

Other men want to avoid the responsibility of romantic associations.

"The thing that really makes the male-female program work is the furlough (weekend pass) system," admits Ricks. "In the last 18 months of sentence, inmates are eligible for three-day exits. Then they can carry on normal social interaction in the outside world. It takes the pressure off, and gives everybody a sense of balance."

"Walkie" partners are not given furloughs at the same time, and couples who appear to be in love are discouraged from making serious commitments.

"A lot of relationships just won't work on the outside, and it's sad to see people get their hopes up," says Ricks. "One person gets out first and starts a new relationship. Or he sees old friends who are unacceptable to his girlfriend. Then there's the basic fact that prison associations are usually temporary ones."

"Putting men and women together like this is a calculated risk," says Ricks. "But we think it's a lot better than the alternative."

They have not been without problems. Recently, a New Jersey institution imposed an age restriction for male inmates, when they found that men under 50 were "too sexually demanding." Tennessee cancelled plans for a new coed prison because too many men and too few women agreed to be transferred to it. A coed prison in California was converted to single sex because of increased need for male facilities.

"Co-corrections depend on small numbers," says Assistant Warden Ricks. "We don't want to get any bigger. Once the personal feeling disappears, it defeats the purpose."

Prison authorities agree Fort Worth supplies the closest institutional model of "real life" in the correctional system, and acts as a re-entry point for people who have been cut off from society.

"Trouble is," says a young New York inmate, "A lot of us here are allowed to come because we're good at relating. When are they going to try something really daring, and bring in the kind of people who need it most?"

*(Abridged and reprinted with permission of the Toronto Star Syndicate)*

*Editor's Note: R. J. Lippman, Warden of FCI, Fort Worth, has written Liaison to note that there are a few inaccuracies in Olivia Ward's article. The ratio of staff to inmates at Fort Worth is 1 to 2 rather than 1 to 5. The present population is 460. The recidivism reported is a very tentative (preliminary) result from recidivism studies which seem to indicate a far better rehabilitation rate of inmates who have been released from this facility for more than two years. The 90% successfully quitting drugs, and the 69% who have given up alcohol that Ms. Ward quotes, refer to data for inmates housed in either the drug unit or the alcohol unit. The percentage of married inmates is more like 30% and probably higher.*

On n'accorde pas de congés simultanés aux compagnons de promenade et l'on décourage les couples qui semblent amoureux à s'engager sérieusement. «De nombreuses relations ne pourraient tout simplement pas survivre à l'extérieur et c'est triste de voir les gens alimenter leur espoir ajoute Hubert Ricks. Un détenu, par exemple, peut sortir le premier et entamer une nouvelle relation. Ou encore, il se met à fréquenter de vieux amis que sa compagne n'accepte pas. Il y a aussi le fait fondamental que les relations carcérales sont habituellement temporaires.

«Réunir ainsi des hommes et des femmes représente un risque calculé, selon M. Ricks, mais nous pensons que c'est beaucoup mieux que l'autre solution.»

Les établissements mixtes ne sont pas sans problèmes. Récemment, un établissement du New Jersey a imposé une limite d'âge pour les détenus masculins lorsqu'on a constaté que les hommes de moins de 50 ans étaient «trop exigeants sur le plan sexuel». Le Tennessee a annulé ses plans d'aménagement d'une nouvelle prison mixte parce qu'il y avait trop d'hommes et pas assez de femmes qui voulaient y être transférés. En Californie, on a converti une prison mixte en établissement pour hommes parce qu'on avait de plus en plus besoin d'installations pour ces derniers.

«La prison mixte est fonction d'une population restreinte, précise M. Ricks. Nous ne voulons pas voir les choses en plus grand. La disparition du sentiment d'intimité ferait échec au but que nous poursuivons.»

L'administration carcérale convient que Fort Worth est le modèle d'établissement le plus près de la «vie réelle» et qu'il est un point de réintégration pour les personnes qui ont été coupées de la société.

«Le problème, affirme un jeune détenu de New York, c'est que beaucoup d'entre nous sommes ici parce que nos rapports avec les autres sont bons. Quand oseront-ils être vraiment audacieux et faire venir ceux qui en ont le plus besoin?».

*(Abridgé et réimprimé avec la permission du «Toronto Star Syndicate»)*

*Note du rédacteur: R. J. Lippman, directeur du «Federal Correctional Institution» à Fort Worth, a écrit à Liaison pour indiquer qu'il y avait quelques imprécisions dans l'article de Olivia Ward. Le rapport personnel/détenus à Fort Worth est de 1 pour 2 plutôt que de 1 pour 5. La population actuelle est de 460. Le taux de récidive rapporté est un résultat hypothétique (préliminaire) d'études sur le récidive qui semble indiquer un meilleur taux de réhabilitation chez les détenus qui ont été relâchés de cet établissement depuis plus de deux ans. Les 90 p. 100 qui ont abandonné l'usage des drogues et les 69 p. 100 qui ont contrôlé leur problème d'alcool (chiffres donnés par Mme Ward) se rapportent à des données sur les détenus logés dans la section «drogue» ou la section «alcool». Le pourcentage de détenus(es) mariés(es) serait plus près de 30 p. 100 et probablement plus haut.*

## Breaking Down the Barriers

by Glenn Bohn

The prison guard was a huge guy with a square head. His arms were covered with hair. . . . The probation officer didn't look much better. He was a college educated do-gooder, a bleeding heart.



## Les barrières tombent

par Glenn Bohn

Le gardien était un colosse au visage carré et aux bras velus . . . L'agent de probation, qui n'avait pas meilleure mine, était un cœur tendre, un bien pensant, qui a fait des études supérieures.

But after sharing the same classroom for seven days, these stereotypes changed. Ray Pearson, a corrections instructor at the Justice Institute of B.C., says the two men's attitudes changed dramatically.

He also recalls the confrontation when their differences came to a head: "If you social workers were doing your job," sneered the guard, "the jails would be empty."

"If you were doing your job," snapped back the probation officer, "the prisoners would be rehabilitated. With your Neanderthal thinking, it's not likely they're going back into the community."

Pourtant, après avoir partagé la même salle de classe pendant sept jours, ces deux hommes ont perdu leurs préjugés. Selon Ray Pearson, instructeur correctionnel au «B.C. Justice Institute», leurs attitudes ont changé radicalement.

Ray Pearson se souvient du jour où les deux hommes se sont dit leurs quatre vérités. «Si vous, les travailleurs sociaux, vous faisiez votre travail, a dit le gardien en ricanant, les prisons seraient vides.»

Pearson says both men worked in the corrections systems for years. But the probation officer had few conversations with guards, and the guards seldom dealt with probation officers.

The B.C. Justice Institute was launched in 1978 to break down these barriers. In effect, the provincial government created a post-secondary school for police, corrections, courts and sheriffs services. Later, it began offering courses for firefighters, ambulance drivers, paramedics and conservation officers.



*Students and recruits participate in track and field  
Des étudiants et des recrues prennent part à une  
rencontre de piste et pelouse.*

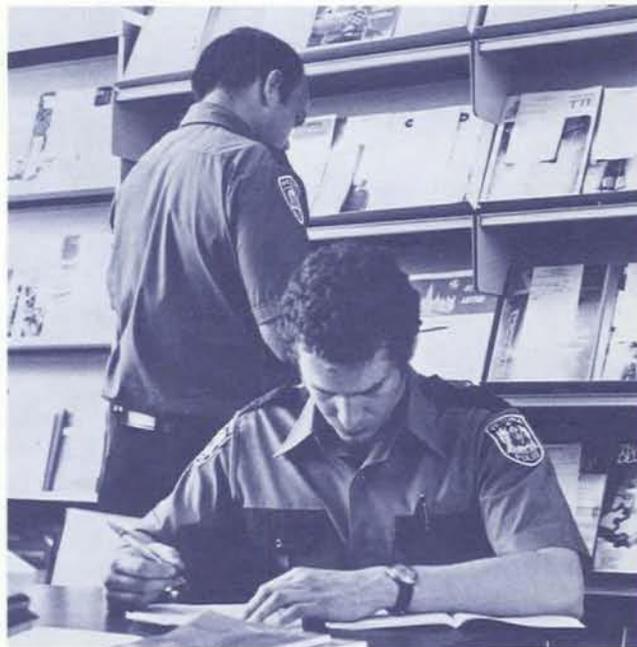
The new campus was once the exclusive domain of the Jericho School for the Deaf and Blind, a handful of flat-roofed buildings on 40 acres of prime real estate.

So far, the only integrated courses have been for supervisory and management personnel although short-term workshops on problems like wife battering often attract a diverse group.

Outside of sharing facilities like the library, gymnasium and cafeteria, there are few examples of communication between students. Cross-fertilization of different areas of the justice system is limited to courses like Pearson's. He teaches basic management to employees in corrections. Pearson, a former journalist who sports a dark, trimmed beard, says some of these classes mix well, but others never develop a rapport.

«Mais si vous, les gardes, vous faisiez votre travail, a rétorqué l'agent de probation d'un ton brusque, les prisonniers seraient resocialisés. Malheureusement, vu votre façon de penser préhistorique, les détenus n'ont pas grand chance de retourner dans la collectivité!»

Ray Pearson signale que les deux hommes font partie du système correctionnel depuis des années: l'agent de probation n'a cependant parlé à des gardiens qu'à quelques reprises, et le gardien n'a eu que très peu de contacts avec les agents de probation.



*Deux agents de police étudient à la bibliothèque du  
«Justice Institute».*

*Police officers study in the Institute library*

Ouvert en 1978, le «B.C. Justice Institute» se propose d'abolir ce genre de barrières. Le gouvernement provincial a en effet créé une école qui a d'abord offert des cours de niveau post-secondaire aux agents de police, ainsi qu'aux employés des secteurs correctionnel et judiciaire et des bureaux de shérifs, et qui offre aussi maintenant des cours aux pompiers, aux ambulanciers, aux secouristes et aux agents de conservation du milieu.

Le campus actuel est un ensemble de bâtiments aux toits plats construits sur un terrain de grande valeur immobilière, qui compte 40 acres et appartenait autrefois à la «Jericho School for the Deaf and Blind».

Jusqu'à maintenant, les cours complets ne s'adressent qu'au personnel de supervision et aux cadres, bien que des ateliers de courte durée sur des problèmes tels que les femmes battues aient souvent attiré des publics variés.

If most of the students come from maximum security prisons, the mood will be restrained. Like the convicts they are responsible for, corrections staff are locked behind bars. Opportunities for communication are limited. They seldom work with staff from different parts of the prison. Says Pearson: "The sad thing is that they are so isolated from each other. We've all seen examples of prejudice."



*Instructor Ray Pearson leads class in basic training for security officers*

*L'instructeur Ray Pearson dirige une classe de formation de base pour des agents de sécurité.*

Like the much larger justice system, he feels that each part of the corrective system sees criminals from a different perspective.

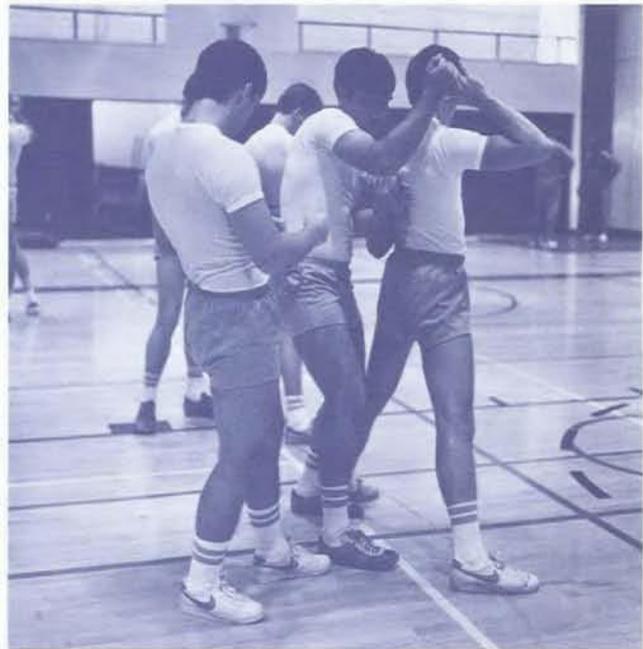
During probation, convicts are on their best behaviour. A probation officer will see the con in a different light, but a guard thinks the probation officer is getting snowed. That's not the way the criminal *really* is. Pearson says these prejudices build up over time, and can be broken down only if people talk to each other.

Even in the cafeteria, students seem to prefer their own kind.

One lunch hour, 14 ambulance drivers entered the cafeteria and sat down at a long row of empty tables. Six police officers taking a public speaking course sat a few rows down. Then 12 corrections officers, the most informally dressed group there, sat at the far end. And two deputy sheriffs in their brown uniforms sat halfway between the police and corrections officers.

Les étudiants partagent certaines installations, comme la bibliothèque, le gymnase et la cafétéria, mais à part cela, ils ne communiquent guère entre eux. Les membres des divers secteurs du système de justice pénale ne se rencontrent qu'à l'occasion de cours comme ceux de M. Pearson, qui enseigne la gestion de base aux employés correctionnels.

Ray Pearson, ancien journaliste qui arbore une belle barbe noire bien taillée, dit que dans certaines classes, les étudiants se mêlent bien, mais dans d'autres, non.



*Des étudiants apprennent des méthodes de contrôle dans le gymnase de l'«Institute».*

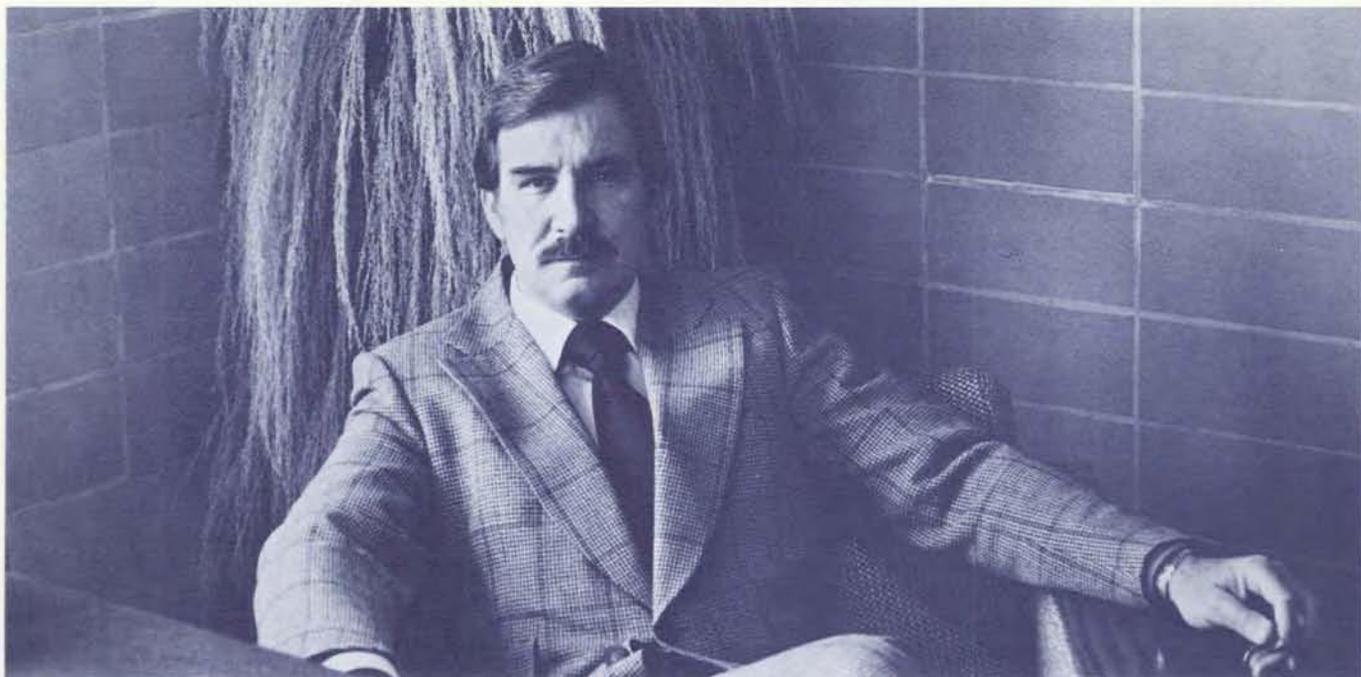
*Students learn restraining methods in Institute gymnasium*

Lorsque la plupart des étudiants viennent d'établissements à sécurité maximale, l'atmosphère est tendue. En effet, tout comme les détenus dont ils sont responsables, les employés correctionnels sont enfermés eux aussi. Ils ont peu d'occasions de communiquer entre eux et travaillent rarement avec les employés des autres secteurs. D'après M. Pearson, «le malheur, c'est qu'ils sont si isolés les uns des autres. Nous avons tous constaté l'existence de préjugés.»

M. Pearson pense que, tout comme dans le système de justice pénale, chaque secteur du système correctionnel voit les criminels d'un œil différent.

Ainsi, comme les infracteurs se conduisent très bien pendant leur probation, l'agent de probation les voit sous un jour différent. Mais le garde n'en pense pas moins que l'agent se fait jeter de la poudre aux yeux, puisque l'infracteur n'est pas *vraiment* ce qu'il semble être. Ray Pearson est d'avis que ces préjugés s'amplifient avec le temps et que seul le dialogue peut les supprimer.

Même lorsqu'ils sont à la cafétéria, les étudiants préfèrent se tenir avec leurs collègues.



*Gerry Kilcup*

But institute principal Gerry Kilcup says the barriers between these groups are starting to dissolve.

Kilcup says the justice system had grown so large that sub bureaucracies had developed their own parochial concerns. As it expanded, the different wings of the justice system became increasingly isolated from each other. "We've grappled with it," Kilcup says, "and I'm satisfied the experiment is working."

Frazer MacDonald, a police academy instructor, has taught driver training courses to sheriffs and firefighters.

So far, his classes have not been mixed, but MacDonald feels driver training can be taught that way. "It's a golden opportunity to bring everybody together. Everybody drives."

MacDonald says he likes the challenge of teaching, and he likes the goals of the justice institute. "Up to this time," he says, "we've had splinter groups with their own standards."

But MacDonald admits he felt uncomfortable when he began teaching others besides police recruits. "The first course was kind of strange," he says quietly. "I was wearing a blue uniform and everyone was wearing a brown one."

*(Reprinted with permission of the Vancouver Sun)*

Un midi, à la cafétéria, quatorze ambulanciers sont allés s'asseoir ensemble, là où il y avait une longue série de tables vides. Puis six agents de police inscrits à un cours d'art oratoire se sont placés à quelques rangées des ambulanciers. Ensuite, douze agents de correction, en vêtements sport, se sont installés dans le fond de la salle. Et enfin, deux shérifs adjoints, en uniformes marrons, se sont assis à mi-chemin entre les agents de police et les agents correctionnels.

Pourtant, le principal de l'école, Gerry Kilcup, dit que les barrières entre les groupes commencent à disparaître.

A son avis, le système de justice pénale s'est tellement développé que les sous-secteurs ne se sont plus occupés que de leurs petites affaires. Et avec le temps, les divers éléments du système de justice pénale se sont retrouvés de plus en plus isolés les uns des autres. «Mais nous nous sommes attaqués au problème, dit-il, et j'estime que l'expérience fonctionne bien.»

Frazer MacDonald, instructeur au collège de police, donne des cours de conduite automobile aux shérifs et aux pompiers.

Jusqu'ici, ses classes ne s'adressent pas à des groupes divers, mais il croit que cela pourrait se faire. «C'est une occasion formidable pour réunir tout le monde, car tout le monde conduit, n'est-ce pas?»

M. MacDonald aime le défi que lui pose l'enseignement ainsi que les buts du «Justice Institute». «Jusqu'à présent, dit-il, nous avions de petits groupes scissionnistes qui possédaient leurs propres normes.»

M. MacDonald reconnaît toutefois s'être senti un peu mal à l'aise lorsqu'il s'est adressé au début à des personnes autres que des recrues des corps policiers. «Le premier cours était un peu bizarre, raconte-t-il simplement. Mon uniforme était bleu, et tous les autres, marrons.»

*Publié avec l'autorisation du Vancouver Sun.*

## Parole — A New Member on the Police Team

## L'agent de libération conditionnelle — nouveau membre des services de police



Dave Duggan

by Linda Lee

**Calgary policeman Dave Duggan freely admits that a few months ago he knew very little about parole.**

"I thought the whole system was a waste of time."

Today, thanks to a joint police-parole project, Constable Duggan and his fellow officers in Calgary's "A" district have a better understanding of how parole works, and what it can, and can't accomplish.

"It makes *our* job easier," Dave reflects. "And since we see the parole officer's clients all the time, we can act as his eyes and let him know when we pick up one of his boys in a bar."

For the duration of the four-month project, parole officer Al Partington was physically relocated to "A" district headquarters. "A" district, with a population of 180,000, is one of five areas into which Calgary is divided for its team policing.

Approximately half of Al's time was spent on his regular duties — supervising parole and mandatory supervision cases, conducting community assessments. The rest of the time, he interacted with police in both formal and informal situations. He explained parole — what it is, how it works, where it is limited — and at the same time became much more aware of how the police themselves function, joining the officers on parole "ride arounds," in coffee break discussions and as a member of the "A" district hockey team.

par Linda Lee

**L'agent Dave Duggan, de la police de Calgary, admet volontiers qu'il y a quelques mois, il connaissait très peu de choses au sujet de la libération conditionnelle.**

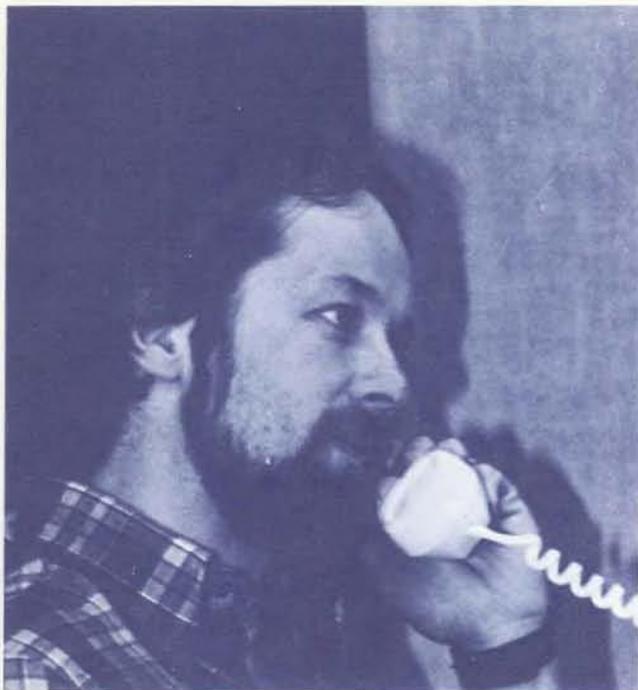
«Je pensais que tout ce système était une perte de temps.»

Aujourd'hui, grâce à un programme conjoint (police et Commission des libérations conditionnelles), l'agent Duggan et ses collègues du district «A» de Calgary comprennent mieux le fonctionnement de la libération conditionnelle et ont une meilleure idée de ce qu'elle peut et ne peut pas accomplir.

«Elle facilite *notre* travail, estime Dave. Et comme nous voyons très souvent les clients de l'agent de libération conditionnelle, nous pouvons lui indiquer lorsque nous avons pris un de ceux-ci dans un bar.»

Pour la durée du programme, soit quatre mois, l'agent de libération conditionnelle Al Partington a été affecté au commissariat du district «A». Ce district, qui compte 180 000 habitants, est un des cinq secteurs qui composent Calgary et dont doivent s'occuper les services de police de la ville.

Al Partington a consacré environ la moitié de son temps à ses fonctions courantes, soit à surveiller des libérés conditionnels et des détenus sous surveillance obligatoire et à effectuer des enquêtes communautaires. Le reste du temps, il se mêlait aux policiers, tant au cours qu'en dehors des heures de travail, et il leur expliquait la libération conditionnelle, ce en quoi elle consiste, son fonctionnement et ses limites. De plus, il s'est familiarisé au mode de fonctionnement des services de police en se joignant aux policiers lors de patrouilles, durant les pauses-café et en tant que membre de l'équipe de hockey du district «A».



*Parole Officer Al Partington*

*L'agent de libérations conditionnelles Al Partington*

"We came to know Al as a person," comments Constable Clarence Swanson. "Now that I know him, I'd think nothing of phoning Al if I had some information I thought he should have."

Inspector Don MacNeil, who took part in the first such project in "D" district two years ago, feels that "... it's important that our officers understand the operations of the parole service. It's also important to give parole officers a better understanding of the police and our frustrations. The bottom line of the exercise is to educate our people and to get more feedback."

Sergeant Pete Jackson adds, "Even though the parole system is explained to recruits, it doesn't help them as much as it does the officers on the street. Recruits can't relate to the anger you feel when an ex-inmate is involved in an incident and you don't understand why he's out again. We sometimes feel that we and the parole officers are on opposite sides instead of being part of the same system."

"Now I feel differently. I may still have criticisms of the parole system, but they aren't as emotionally charged. I know now that that guy is on the street because it's the law, not because someone at parole doesn't know, or doesn't care."

Both police and parole officials emphasize that Calgary's unique police organization is an important factor in the project's success. "Under the old system of a central headquarters," observes Sergeant Jackson, "the parole officer wouldn't get the same exposure to the ordinary police officer."

Success is Al Partington and Dave Duggan playing on the same team.

«Nous avons appris à le connaître, fait observer l'agent Clarence Swanson. Et aujourd'hui, je trouverais naturel de lui téléphoner si je possédais certains renseignements dont il devrait disposer, selon moi.»

Pour sa part, l'inspecteur Don MacNeil, un des participants au premier programme de ce genre qui a été appliqué dans le district «D», estime «... qu'il est important que les policiers comprennent les activités du service des libérations conditionnelles. Il est également important de mieux faire comprendre aux agents de libération conditionnelle le travail de la police et les frustrations que nous éprouvons. Il s'agit avant tout de sensibiliser les policiers et d'obtenir davantage de réactions.»

Ce à quoi le sergent Pete Jackson ajoute: «C'est aux policiers plus qu'aux recrues qu'il faut expliquer le système de libération conditionnelle. Les recrues ne peuvent connaître la colère que l'on ressent lorsqu'un ancien détenu est impliqué dans un crime et qu'on ne parvient pas à comprendre pourquoi il a encore été libéré. Parfois on se demande si les policiers et les agents de libération conditionnelle ne se trouvent pas de part et d'autre du système, au lieu d'être du même côté.»

«Maintenant, je pense d'une autre façon. J'ai encore des critiques à formuler à l'endroit du système, mais j'y mets moins d'émotion. Je sais maintenant que le détenu a obtenu une libération parce que c'est la loi, et non parce que quelqu'un à la Commission ne sait pas qu'il ne devrait pas être libéré ou s'en fiche.»

Cependant, et les policiers et les agents de libération conditionnelle soulignent que la structure unique de la police de Calgary constitue un facteur important de la réussite du programme. «Lorsqu'il y avait un commissariat central, fait remarquer le sergent Jackson, l'agent de libération conditionnelle n'aurait pas pu se mêler autant aux policiers.»

Le succès du programme est dû au fait que Al Partington et Dave Duggan sont membres de la même équipe.

## Alex Edmison, Champion of Penal Reform, Dies at 77

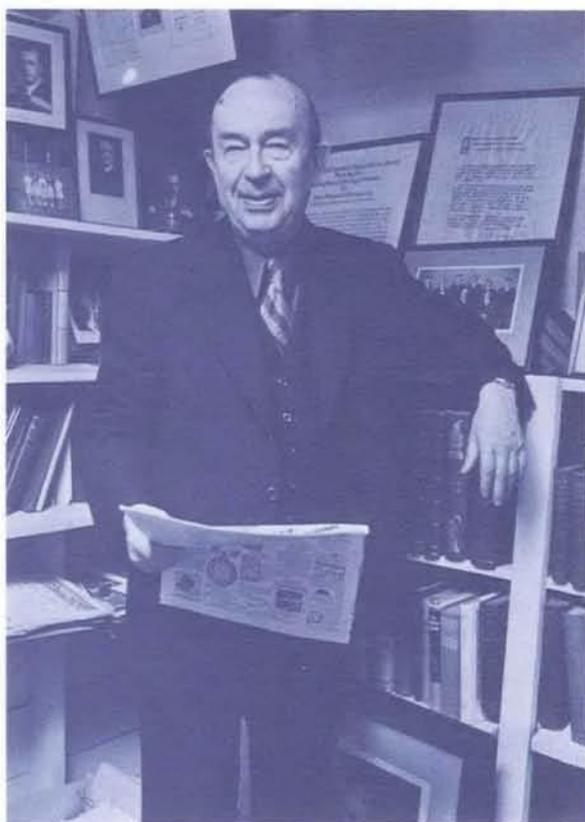
**"I have been interested in penology most of my life, and I look forward to the work that lies ahead," Alex Edmison commented in 1959 shortly before he became one of the first four members of the National Parole Board.**

Dr. J. Alex Edmison continued to contribute generously of his time, his warmth and his vast experience to the field of penology for some 54 years.

Last month at the age of 77, Alex Edmison died in Peterborough, Ontario.

It is a measure of the man that he will be remembered fondly, not only by the thousands of corrections practitioners he has influenced, but also by the many inmates and ex-offenders whom he and Alice Edmison helped over the years.

Alex Edmison's introduction to corrections took place in 1924 when he visited Kingston Penitentiary as a Queens' student. Later, while completing law studies at McGill University, Alex became a lawyer for a prisoners' aid group and in 1937 headed the Montreal Legal Aid Bureau, perhaps the first in Canada.



*J. Alex Edmison*

## M. Alex Edmison, champion de la réforme pénale, est décédé à l'âge de 77 ans

**Peu de temps après être devenu l'un des quatre premiers membres de la Commission nationale des libérations conditionnelles, M. Alex Edmison faisait, en 1959, le commentaire suivant: «Presque toute ma vie, je me suis intéressé à la pénologie et je me réjouis à la perspective du travail que je pourrai accomplir.»**

De fait, M. J. Alex Edmison n'a cessé, pendant près de 54 ans, de mettre son temps, sa chaleur humaine et sa grande expérience au service de la pénologie. Le mois dernier, il est mort à Peterborough, en Ontario, à l'âge de 77 ans.

L'affectueux souvenir que garderont de lui, non seulement les milliers de membres des services correctionnels qu'il a marqués de son influence mais encore les nombreux détenus et ex-détenus que lui et Mme Alice Edmison ont aidés pendant des années, témoigne bien de la valeur de cet homme.

C'est en visitant, à titre d'étudiant de l'université Queen, le pénitencier de Kingston, que M. Alex Edmison s'initie aux services correctionnels. Plus tard, alors qu'il achève ses études de droit à l'université McGill, il devient l'avocat d'un groupe d'aide aux prisonniers, puis, en 1937, prend la direction du Bureau d'aide judiciaire de Montréal, peut-être alors le premier organisme de ce genre au Canada.

After serving overseas in the armed forces, where he was officer in charge of the legal aid bureau for the Canadian army, Dr. Edmison returned to Canada to take charge of a prison aftercare agency in Toronto. He changed the name of the agency to the John Howard Society of Ontario and became a pioneer in the John Howard and Elizabeth Fry movements throughout Canada.

Alex next returned to his old alma mater to become Assistant to the principal of Queen's University.

In 1969, after a ten-year stint with the National Parole Board, Alex Edmison became professor of penal history at Ottawa University.

Alex Edmison received the Coronation medal for his distinguished contribution to Canadian penology and in 1954 became a member of the renowned Fauteux Committee.

Dr. Edmison received the Award for Distinguished Humanitarian Service in 1960 from the John Howard Society of Ontario and was made Honorary Doctor of Laws by Queen's University. For many years, he was on the Board of Governors of Trent University.

It is only fitting that in 1976 Alex Edmison became a member of the Order of Canada.

Long time friends Austin Edwards and Frank Miller, two of the many people Alex introduced to corrections, recently commented, "Alex's great strength was as a facilitator. He knew everybody and maintained friendships all over the world. He was extraordinarily thoughtful and, unlike most people, when Alex thought of a kindness he wanted to perform, he acted on it immediately.

"Alex had a phenomenal memory, and for any problem, he could recall an incident from his own experience, could bring forth something that would be of benefit in the present situation."

*Liaison* joins the many people throughout the corrections system whose lives Alex Edmison has touched in extending deepest sympathy to his wife, Alice, and their three daughters.

Après avoir servi dans les Forces armées outre-mer, en qualité d'officier responsable du bureau d'aide juridique pour l'Armée canadienne, M. Edmison dirige, de retour au pays, un organisme d'assistance post-pénale, à Toronto, qu'il nomme un peu plus tard «John Howard Society of Ontario», ouvrant ainsi la voie aux autres mouvements John Howard et Elizabeth Fry du Canada.

M. Edmison réintègre ensuite, à titre d'adjoint au recteur, son alma mater, l'université Queen.

Après dix ans de travail à la Commission nationale des libérations conditionnelles, M. Alex Edmison est engagé comme professeur d'histoire de la pénologie, à l'Université d'Ottawa.

En reconnaissance de sa contribution remarquable à la pénologie canadienne, il reçoit la médaille du Couronnement et, en 1954, devient membre du fameux Comité Fauteux.

En 1960, la Société John Howard d'Ontario lui décerne «the Award for Distinguished Humanitarian Service» et l'université Queen le nomme docteur honoris causa de la faculté de droit. En outre, il fait longtemps partie du conseil d'administration de l'université Trent.

En 1976, il est nommé — qui s'en étonnera — membre de l'Ordre du Canada.

Parmi tous ceux qu'il a initiés au domaine des corrections, deux de ses vieux amis, MM. Austin Edwards et Frank Miller déclaraient récemment: «Alex avait beaucoup d'entregent, ce qui facilitait les choses. Il connaissait tout le monde et avait des amis dans le monde entier. Il était incroyablement attentionné et, à l'encontre de la plupart des gens, agissait immédiatement lorsqu'il voulait rendre un service.

«Alex avait une mémoire phénoménale: il pouvait, chaque fois qu'il était dans une situation difficile, se remémorer un événement personnel, dont il savait tirer profit.»

*Liaison* s'associe à tous les membres du système correctionnel que M. Alex Edmison a bien connus pour présenter à sa femme et à leurs trois filles, ses plus sincères condoléances.

## People

## Quoi de neuf?

The Canadian Civil Liberties Association is urging the McDonald Commission to recommend that RCMP wrongdoers be prosecuted or disciplined. "Redress is long overdue," claim Association general counsel, **Alan Borovoy**, and president, **Walter Tarnopolsky**, who presented a brief to the Commission. "Despite the gravity and number of misdeeds involved, as of this date, not a single charge has been laid or disciplinary measure imposed," noted the brief. Canadians, the Association believes, will soon be convinced that RCMP wrongdoers are a class immune from the rules governing the rest of society. Mr. Borovoy also argued that the McDonald Commission should recommend, and Parliament enact, a legislative charter for the secret service that would spell out in detail its investigative limits. Solicitor General, **Bob Kaplan**, noted that no action will be taken until after the report of the Commission has been made public. . . . The RCMP in Alberta is now using volunteer range patrols to curtail rapidly growing property crime in rural areas. Corporal **Ronald Atkin** of Calgary says there are now 1,100 volunteers in 11 patrols under his command and he hopes soon to have the entire province covered by range patrols. Atkin is quick to counter charges that such patrols are thinly disguised vigilante groups. "We stress to people that they are *not* policemen," Atkin points out. "They are simply to observe, and to record licence numbers, times and locations. If a crime is committed, we (regular force RCMP) will trace the registration and find out why the owner happened to be in the area." Corporal Atkin feels the patrols will significantly reduce the widespread theft and vandalism in rural areas. . . . **Harry Kopyto**, a Toronto lawyer, wants the Supreme Court of Ontario to rule that the Ontario public has the right to inspect the sworn information on which search warrants are issued, a right now enjoyed by the public in Quebec, Nova Scotia and Alberta.



Neil Ruton

Kopyto launched the action on behalf of a client charged with possession of marijuana for the purposes of trafficking. The Ontario government is resisting the appeal, taking the prosecutor's and policeman's side that making information public will tip the person named in the warrants, reveal informants' names and embarrass innocent people. Others feel that it should be up to the justice of the peace

granting the warrant to decide whether the public should see the files. . . . Stonehenge Residential Treatment Centre outside Toronto will receive \$116,000 from the Ontario Ministry of Corrections to increase its residential capacity, thus providing judges with a more realistic sentencing alternative for drug addicted offenders. **Neil Ruton**, Director of the Centre, notes that finally both judge and addict have an alternative. . . . An estimated 17,000 people, later acquitted or not jailed, needlessly spent time in Ontario jails over a six-month period last year, according to a recent Ontario Ministry of Corrections report. It's costing taxpayers millions

L'Association canadienne des droits civils presse la Commission McDonald de recommander que les membres de la G.R.C. qui ont commis des actes illicites soient traduits en justice ou devant un comité de discipline. «La réparation des torts se fait attendre depuis trop longtemps déjà» déclare l'avocat général de l'Association, **Alan Borovoy**, et le président, **Walter Tarnopolsky**, qui ont présenté un mémoire à la Commission. «Malgré le nombre d'actes douteux qui ont été commis et la gravité de ces actes, pas une seule accusation n'a encore été portée et pas une seule mesure disciplinaire n'a été imposée», signale le mémoire. Les Canadiens, estime l'Association, seront bientôt convaincus que les membres de la G.R.C. représentent une classe à l'abri des règles auxquelles sont soumis les autres membres de la société. M. Borovoy soutient aussi que la Commission McDonald devrait recommander que soient votées des dispositions législatives qui stipuleraient avec précision les limites des pou-



Bob Kaplan

voirs d'enquête attribués aux services secrets. Le Solliciteur général, **Bob Kaplan**, a signalé qu'aucune mesure ne serait prise avant que la Commission rende son rapport public. . . . La G.R.C. de l'Alberta a maintenant recours à des patrouilles bénévoles pour réprimer le nombre croissant de crimes contre la propriété commis en milieu rural. Le caporal **Ronald Atkin**, de Calgary, s'occupe actuellement de onze

patrouilles comprenant 1 100 bénévoles et il espère bientôt voir ces patrouilles rurales à l'œuvre dans toute l'étendue de la province. M. Atkin est prompt à riposter aux accusations selon lesquelles ces patrouilles sont en fait des comités de surveillance à peine déguisés. «Nous faisons bien comprendre aux gens que ce ne sont *pas* des policiers, observe M. Atkin. Ils ont simplement pour rôle d'observer, de prendre en note les numéros d'immatriculation des véhicules, l'heure et l'endroit. Si un crime est commis, nous (le personnel permanent de la G.R.C.) retracerons le numéro d'immatriculation et essayerons de savoir pourquoi le propriétaire du véhicule était dans les parages à ce moment-là.» Le caporal Atkin estime que l'action des patrouilles aura un important effet dissuasif sur le vol et le vandalisme qui sévissent en milieu rural. . . . **Harry Kopyto**, un avocat de Toronto, veut que la Cour suprême de l'Ontario accorde le droit à la population ontarienne de consulter les renseignements donnés sous serment en fonction desquels sont délivrés les mandats de perquisition. C'est un droit dont jouissent actuellement les citoyens du Québec, de la Nouvelle-Ecosse et de l'Alberta. M. Kopyto a intenté cette action au nom d'un client accusé de possession de marijuana avec intention de trafic. Le gouvernement ontarien s'oppose à ce pourvoi et prétend, tout comme le ministère public et la police, que l'accessibilité du public aux renseignements révélera l'identité de la personne désignée sur le mandat ainsi que le nom des informateurs et gênera des innocents. D'autres croient

of dollars, says Corrections Minister, **Gordon Walker**, who blames both the legal system and the delaying tactics of defence lawyers for the problem. Defence lawyer, **Edward Greenspan**, disagrees with Walker, claiming that the reason so many people are in jail is that judges aren't granting bail in the spirit of the 1972 Bail Reform Act. An interdepartmental committee looking at ways to speed up the court process is considering computer mastered court schedules. . . . Solicitor General **Bob Kaplan** has initiated a review of possible abuses in the parole system. Up to now there has been a lack of statistics to document the number of violations and Mr. Kaplan hopes that the results of the study, expected in October, will reassure Canadians that the numbers are small. . . . "The thought of some of the cases that will eventually make their way to this court is frightening, but very exciting," reflected Mr. Justice **Antonio Lamer** at his swearing in as a member of the Supreme Court of Canada. The former head of the Law



*Antonio Lamer*

**Reform Commission** observed that technology and science ". . . will require a reconsideration of the principles of law." Life, death, privacy, honesty and the sanctity, not only of one's basic human rights, but of one's very personality, are concepts he feels may have to be reconsidered to normalize the types of situations created by computers, life-sustaining machinery, data banks and genetic intervention. . . .

**Marcel Sauvé** has been named the new Deputy Commissioner, Security, for The Correctional Service of Canada. Mr. Sauvé has 31 years experience with the RCMP, his last assignment being Assistant Commissioner and Commanding Officer of the national capital region. . . .

**Roger Labelle**, former Executive Secretary of the National Parole Board and Director of Provincial Institutions for the Quebec Justice Department, has been named Vice Chairman of the National Parole Board, while



*Paul Sonnichsen*

**Claude Bouchard** has been appointed temporary member for a one-year term. . . . In the Secretariat, **Paul Sonnichsen** has joined the Consultation Division as National Consultant on Diversion. Paul has been seconded from the Ontario government. **Charles Belford** has returned to the Secretariat

from the Treasury Board as Senior Analyst, Police and Law Enforcement Policy, while **Carolyn Fuller** leaves the Research Division to become Policy Analyst in the Policy Branch. . . . **Charles W. Westfall**

qu'il devrait appartenir au juge de paix qui délivre le mandat de décider si le public devrait consulter ses dossiers . . . . Le Centre résidentiel de traitement de Stonehenge, situé à l'extérieur de Toronto, recevra \$116 000 du ministère des Services correctionnels de l'Ontario pour élargir sa capacité d'accueil et permettre ainsi aux juges d'imposer une peine plus réaliste aux toxicomanes reconnus coupables d'infractions aux lois sur les drogues. **Neil Ruton**, directeur du Centre, signale qu'enfin, le juge et le toxicomane disposent tous deux d'une nouvelle solution. . . . Selon un récent rapport du ministère ontarien des Services correctionnels, environ 17 000 personnes qui ont été acquittées ou qui n'ont pas été condamnées à l'emprisonnement par la suite, auraient, au cours d'une période de six mois l'année dernière, passé quelque temps dans les prisons de l'Ontario. Cela coûte des millions de dollars aux contribuables, affirme le ministre des Services correctionnels, **Gordon Walker**, qui blâme à la fois le système judiciaire et les moyens dilatoires utilisés par les avocats de la défense. Un avocat de la défense renommé, **Edward Greenspan**, ne partage pas l'avis de M. Walker et soutient qu'il y a trop de monde en prison parce que les juges n'accordent pas de cautionnement selon l'esprit de la Loi sur la réforme du cautionnement. Un comité interministériel chargé d'étudier la façon dont on pourrait accélérer le processus judiciaire envisage l'informatisation des rôles de la cour. . . . Le Solliciteur général, **Bob Kaplan**, a lancé une étude afin de déterminer l'étendue des abus dans le régime de libération conditionnelle. Jusqu'à présent, on manquait de données statistiques sur le nombre de violations. M. Kaplan espère que les résultats de l'étude, qui devrait être terminée en octobre, rassureront les Canadiens en révélant une faible proportion de violations. . . . «La pensée de certaines causes qui seront portées devant ce tribunal est inquiétante, mais très excitante» a fait observer le juge **Antonio Lamer** au moment de son assermentation à la Cour suprême du Canada. L'ancien président de la Commission de réforme du droit a indiqué que la technologie et la science « . . . devront reconsidérer les principes du droit ». La vie, la mort, la vie privée, l'honnêteté et le caractère sacré non seulement des droits fondamentaux de la personne, mais aussi de la personnalité propre à chacun sont des concepts qui, à son avis, devront être remis en cause si l'on veut normaliser les situations créées par les ordinateurs, le matériel de survie, les banques de données et l'intervention génétique. . . . **Marcel Sauvé** est le nouveau commissaire adjoint à la Sécurité au Service correctionnel du Canada. M. Sauvé, qui 31 ans d'expérience au sein de la G.R.C., occupait le poste de commissaire adjoint et commandant divisionnaire de la région de la Capitale nationale. . . . **Roger Labelle**, ex-secrétaire exécutif de la Commission nationale des libérations conditionnelles et ex-directeur des établissements provinciaux au ministère de la Justice du Québec, vient d'être nommé vice-président de la Commission nationale des libérations conditionnelles, tandis que **Claude Bouchard** s'est vu confier un mandat d'un an à titre de commissaire temporaire. . . . **Paul Sonnichsen**, détaché par le gouvernement de l'Ontario, exerce maintenant les fonctions de conseiller national en déjudiciarisation à la Division de la consultation du Secrétariat. **M. Charles Belford**, qui était au Conseil du Trésor, revient au Secrétariat comme analyste principal, Police et Poli-

---

is the new executive-director of the Prison Arts Foundation, replacing **Marnie Knechtel**, who now plans to devote her time to resource development and fund raising.

tiques en matière d'application de la loi, et **Carolyn Fuller** quitte la Division de la recherche pour devenir analyste des politiques à la Direction de la police. . . . **Charles W. Westfall** est le nouveau directeur exécutif de la «Prison Arts Foundation». Il remplace **Marnie Knechtel**, qui se propose dorénavant de consacrer son temps au développement des ressources et à la collecte de fonds.

---

## New Publications

**The Female Offender.** Selected papers from the Female Offender Symposium in Vancouver, 1979. Edited by Curt Taylor Griffiths and Margit Nance. Published by the Criminology Research Centre, Simon Fraser University, Burnaby, B.C. V5A 1S6. \$14.00.

**National Security: The Legal Dimensions.** A study prepared for the Commission of Inquiry Concerning Certain Activities of the Royal Canadian Mounted Police. By M. L. Friedland. Available from the Canadian Government Publishing Centre, Hull, P.Q. K1A 0S9. \$8.00. Cat. No. CP 32-38/1980-2E.

**Annual Report as Required by The Criminal Code of Canada. Section 178.22.** 1979.

**Annual Report as Required by Section 16(5) of the Official Secrets Act.** 1979.  
Available free from the Communication Division, Programs Branch, Ministry of the Solicitor General, 340 Laurier Ave. W., Ottawa, K1A 0P8.

## Vient de paraître

**The Female Offender.** Exposés tirés du colloque sur la détenue qui a eu lieu à Vancouver en 1979. Ouvrage publié sous la direction de Curt Taylor Griffiths et Margit Nance par le «Criminology Research Centre» de l'université Simon Fraser, Burnaby, C.-B. V5A 1S6. \$14.

**Les aspects juridiques de la sécurité nationale.** Etude établie pour la Commission d'enquête concernant certaines activités de la Gendarmerie royale du Canada, par M. L. Friedland. On peut se la procurer au Centre de publication du gouvernement du Canada à Hull, Québec, K1A 0S9. \$8. N° de cat. CP 32-38/1980-2E.

**Rapport annuel requis par l'article 178.22 du Code criminel du Canada, 1979.**

**Rapport annuel requis par l'article 16(5) de la Loi sur les secrets officiels, 1979.**  
On peut se procurer gratuitement les deux dernières publications en s'adressant à la Division des communications, Direction des programmes, Ministère du Solliciteur général, 340 ouest, avenue Laurier, Ottawa, K1A 0P8.

---

## Erratum

Last month in the People column we mistakenly identified Keith Norton as Gordon Walker. We apologize to both honourable gentlemen for the mix-up. Mr. Walker and Mr. Norton are colleagues in the Ontario Cabinet.

## Rectificatif

Nous avons dans le numéro du mois dernier mis le nom de Gordon Walker sous la photo de Keith Norton. Tous les deux sont priés de nous excuser de notre erreur. MM. Walker et Norton sont des collègues dans le Cabinet ontarien.

## Is Your Address Label Correct?

Please make any needed corrections and return to us.

Please *ensure that all the information on the label is included* to permit us to retrieve your address record from the computer.

## Vos nom et adresse comportent-ils une erreur?

Veillez procéder aux corrections éventuelles et nous en faire part.

*Assurez-vous de n'omettre aucun des renseignements figurant dans le bloc-adresse* pour que nous puissions extraire de l'ordinateur les données relatives à votre adresse.

### Address Change

Name/address printed wrongly – corrected below

Mailing label is a duplicate – please delete from list

Please continue my mailing and add new person listed below

Name below should replace that shown on label

Discontinue sending:  all publications  this publication

### Changement d'adresse

Nom/adresse comportant une erreur – correction ci-dessous

L'adresse est un duplicata – Rayez-la de la liste

Gardez mon nom sur votre liste d'envoi et ajoutez-y celui du nouvel abonné ci-dessous

Remplacez le nom figurant dans l'adresse par celui indiqué ci-dessous

Ne plus envoyer: vos publications  cette publication

Postal Code postal

**Attach Old Address Label Here — Collez votre ancienne étiquette ici**

*Liaison* is produced monthly by the Communication Division of the Secretariat, Ministry of the Solicitor General, under the authority of the Honourable Robert Kaplan, Solicitor General of Canada.

**Editor** — Jocelyn Marshall  
**Asst. Editor** — Blaine Harvey  
**Design** — Acart Graphic Services

Communication Division, Programs Branch  
Ministry of the Solicitor General  
340 Laurier Avenue West  
Ottawa, Ontario  
K1A 0P8  
Tel: (613) 996-5268

The opinions expressed in this publication do not necessarily reflect the views or policies of the Ministry of the Solicitor General. Contents of this publication may be reprinted with credit unless otherwise noted.  
ISSN 0703-9700

*Liaison* est publié chaque mois par la Division des Communications du Secrétariat du Ministère du Solliciteur général, avec l'autorisation de l'hon. Robert Kaplan, Solliciteur général du Canada.

**Rédacteur** — Jocelyn Marshall  
**Rédacteur adjoint** — Blaine Harvey  
**Graphisme** — Acart Graphic Services

Division des communications, Direction des programmes  
Ministère du Solliciteur général  
340 ouest, avenue Laurier  
Ottawa, Ontario  
K1A 0P8  
Tél: (613) 996-5268

Les opinions exprimées dans *Liaison* ne concordent pas nécessairement avec les opinions et les politiques du ministère du Solliciteur général. Sauf avis contraire, reproduction de textes autorisée avec mention de la source.  
ISSN 0703-9700



Solicitor General  
Canada

Solliciteur général  
Canada